Qu'implique flâner au féminin en ce début de vingt et unième siècle? Réflexions d'une ethnographe à l'œuvre sur la place de Catalogne à Barcelone

Nadja Monnet

Laboratoire Architecture/Anthropologie (LAA) de l'École Nationale Supérieure d'Architecture de la Villette, Paris.

Flânerie et ethnographie

Flâner, c'est se balader, sans hâte, en se laissant guider par le hasard des circonstances et des événements du moment. Avec Régine Robin (2009), flâneuse des mégapoles contemporaines, c'est arpenter la ville dans tous les sens, et au moyen de différents moyens de locomotion, pour la saisir pleinement. Réaliser une ethnographie en contexte urbain, c'est partir en quête d'urbanité, se transformer en quelque sorte en un glaneur ou une glaneuse d'indices pour comprendre ce qui fait ville. Pour cerner pleinement et attentivement les dynamiques urbaines, de plus en plus de chercheurs en sciences sociales revendiquent la marche comme une technique. La différence entre le passant ou la passante et l'ethnographe se situe alors au niveau de l'attention portée aux détails et à la qualité des flux, ainsi qu'à l'importance donnée aux agitations urbaines qui se déroulent, sous leurs yeux, sur la voie publique. L'ethnologue s'apparenterait ainsi à la figure du flâneur, largement popularisée par, Edgar Allan Poe, Charles Baudelaire puis Walter Benjamin, ce personnage qui passe son temps à observer la vie citadine. Baudelaire en a fait la quintessence de la métropole moderne en le dépeignant comme un observateur itinérant, qui contemple, sans y participer, l'effervescence urbaine. C'est l'héritier de l'homme des foules d'Edgar Allan Poe, une figure anonyme, perdue au milieu de la foule, qui observe tout sans

© Wagadu 2009 ISSN: 1545-6196

être observé, un spectateur qui jouit partout de son anonymat. Il est celui qui cherche un refuge dans la foule.

Comme nous le rappelle son étymologie[1], la flânerie est étroitement liée à la naissance des nouvelles urbs du 19ème siècle et plus particulièrement au Paris de cette époque. Depuis, les errances urbaines ont connu différentes mutations. Selon le découpage proposé par Berenstein (2006 : 108-116), elles se divisent en trois moments: la période des flâneries (mi 19ème, début 20ème), l'époque des déambulations (1910-1930) avec les mouvements dadaïste et surréaliste, finalement, celle des dérives (1950-1960) avec les situationnistes et leur critique radicale de l'urbaniste moderne. Avec l'avènement des mégapoles et leur rythme frénétique, l'errance banale, sans intention esthétique, semble devenir difficile. Le nouveau tempo des mégalopoles actuelles empêcherait-il la flânerie? Plus de temps donc pour des échanges furtifs avec les inconnu/es que l'on croiserait dans des espaces qui s'apparenteraient non plus à des rues mais à des surfaces, des esplanades, des centres commerciaux? Le passant et la passante ou les errant/es se seraient transformés en des anonymes traversant des lieux indifférenciés? Le cyberespace serait-il devenu le refuge de la flânerie? Ce n'est pas l'avis de Régine Robin (2009) qui croit que l'acte de flâner est encore réalisable et le met en pratique dans diverses mégalopoles (New York, Los Angeles, Tokyo, Buenos Aires et Londres). Cette auteure reconnaît cependant que cette pratique s'est considérablement modifiée et qu'en fonction des époques des dispositifs différents ont été mis en œuvre pour réinventer la déambulation, la traversée des mégapoles, pour transformer notre regard, notre rapport à la ville, pour piéger nos habitudes, nos horaires, nos parcours obligés. Ainsi parmi les post-flâneurs, comme elle les qualifie, elle distingue clairement entre la pratique de Guy Debord, témoin des transformations urbaines de Paris à la fin des années cinquante, début des années soixante, de celles de Francis Alÿs, Stalker et Bruce Bégout qui prennent la métropole dans toute sa dimension, son hétérogénéité, ses disparités, son hybridité. Robin (2009 : 101-102) distingue également entre flânerie et nomadisme. Pour elle, tout oppose le

nomade circulant dans son automobile au flâneur qui se faufile dans les rues compactes et denses des villes européennes. Ce dernier, écrit-elle (Robin, 2009 :101), « même s'il joue de l'étrangeté, de la distance, de l'air blasé comme le disait Simmel, se trouve en fait toujours dans un environnement familier dont il voudrait se défaire. La rue est son lieu d'élection. Il est chez lui quoi qu'il en dise. » Loin du savoir raffiné du flâneur, elle considère le nomade comme un « analphabète urbain » (Robin, 2009 :102). Il ne fait que transiter dans la ville. C'est la personne toujours en partance, la mobilité pure, celle qui n'est nulle part chez elle. Ce n'est donc pas seulement le tissu urbain qui a changé mais les conditions de possibilité de la flânerie et de sa mémoire. « Le flâneur continue de se perdre dans les villes, car on se perd encore dans le labyrinthe des villes. On peut même, luxe suprême, y perdre son temps. Les passants, les artistes et les écrivains, accompagnés de l'ombre des sans-abri, ont mis au point des dispositifs complexes […] pour faire que nous puissions simplement y trouver une place sans nous y installer » (Robin, 2009 :89).

À ces différentes catégories de flâneurs mentionnées par Robin (qui ne consacre que des notes en bas de page aux flâneuses, lorsqu'elle en analyse les différents types[2]), j'y ajouterais une certaine pratique de l'anthropologie évoquée plus haut: des ethnologues qui travaillent en contexte urbain et qui décident, par exemple, de « planter leur tente »[3] sur une place publique, en ne se limitant pas à faire des entretiens au cours de leur terrain mais qui réalisent une écoute et une observation attentive du milieu dans lequel ils/elles se meuvent. Ces anthropologues transforment leur pratique du terrain en un véritable corps à corps avec la ville. Le corps physique du/de la chercheur/e touche et rencontre alors celui du corps urbain dans les espaces publics de la ville (Berenstein, 2006 :116). Tout comme le flâneur était au seuil de la rue, de la société, de deux époques, à la fois dans la foule et en même temps séparé d'elle (Robin, 2009 : 84-85), l'ethnographe est au seuil de deux mondes, dans une position ambiguë, à la fois angoissante et enivrante. L'anthropologue urbain/e connaît généralement bien

© Wagadu 2009 ISSN: 1545-6196

l'espace qu'il/elle étudie pour lui être familier et il/elle doit donc réaliser un véritable exercice de défamiliarisation. Elle/Il transforme forcément les dynamiques du milieu qu'elle/il observe tout comme ce dernier l'interpelle et lui demande de se repositionner constamment par rapport à ces idées initiales. On ne sort pas indemne d'un travail de terrain, tout comme le terrain se modifie en présence de l'ethnographe. Car, lorsque l'on fait une « observation flottante » (Pétonnet, 1982) ou que l'on pratique ce qu' Urbain a nommé l' « insu ethnographique » sur une place publique, on ne fait pas qu'observer. On participe pleinement au tableau que l'on tente de dépeindre. Pour éviter la myopie, il s'agit de devenir un/e observateur incorporé/e dont la métamorphose le/la situe au-delà de l'observation participante et, simulation oblige, toujours en deçà de l'identification et de la fusion (Urbain, 2003 : 38-39).

Il s'agit donc d'une question de présence à soi modifiée qui ne peut ignorer les profondes inégalités entre les sexes qui se sont imposées dans les possibilités d'usages des espaces publics urbains. Un espace public n'est pas un espace accessible à tous et à toutes contrairement aux idées reçues. Une sélection, faite de manière plus ou moins tacite, permet à certaines personnes ou à certains groupes de s'approprier ou non les lieux publics. L'espace public n'est pas un simple espace libre, un simple dégagement ou prolongement de l'espace privé du logement, ni même un espace collectif appropriable par une communauté de voisinage. Sa vocation égalitaire, son principe d'accessibilité qui en théorie le régit, est loin d'être une réalité dans la pratique. Tout le monde n'y est pas admis de la même manière. Certain/es peuvent en jouir plus librement que d'autres. La sphère publique n'est pas un espace de et pour tous.

La nature sexuée des espaces publics

« L'espace est un doute » écrivait Perec (1974). L'espace n'existe pas « en soi ». Il est constamment construit, par des pratiques et des programmes d'actions (de la marche aux projets

urbanistiques), ou par des discours et des représentations figuratives ou symboliques (l'imaginaire). Il est pensé, interprété et imaginé en même temps qu'habité, vécu ou subi. On sait, notamment depuis les travaux de Piaget (1964), que l'espace est un produit social qui doit être appris. Mais, comme le souligne Barbichon (1991), il est aussi imposé. L'espace public, nous dit-il, n'est pas neutre et les conflits en son sein révèlent des pactes latents. L'espace est préparé par la pratique pour contenir des objets, des relations sociales, des symboles. L'espace n'a de sens que par rapport aux groupes qui l'utilisent. Il est toujours particularisé, orienté, modelé, construit par la collectivité.

Dans certains lieux, notamment les lieux publics, les interactions engendrent donc des « exclusions catégorielles que ce soit en termes d'âge, d'ethnicité, de nationalité, ou d'innombrables autres appartenances catégorielles manifestées publiquement » (Watson, cité par Lieber 2006, note 6). Les lieux sont donc des combinaisons d'espace, de temps (car l'espace implique toujours le temps) et d'un « nous », c'est-à-dire des usagers qui les emploient. Ce sont les relations sociales, les conduites qui constituent l'espace et le temps. Temps et espace sont indissociablement liés. Cependant il ne s'agit pas du temps et de l'espace en tant qu'entités figées mais en tant qu'espace et temps sociaux, c'est-à-dire en fonction de leurs constructions particulières que les sociétés humaines ont élaborées.

On peut donc plausiblement penser que la forme actuelle de nos villes occidentales dépend de la division public/privé qui s'est progressivement imposée depuis la fin du 17ème siècle. Les espaces urbains auraient toujours été différenciés mais avec la révolution industrielle et l'urbanisation accélérée, des changements radicaux se seraient produits au sein des villes occidentales[4]. Elles se seraient zonifiées et seraient devenues plus complexes d'un point de vue spatial, avec la stricte séparation des fonctions et le début des banlieues à grandes échelles. Parallèlement à ces phénomènes, les rôles masculins et féminins se seraient nettement différenciés, reléguant les femmes à la sphère domestique. C'est à partir de la fin du 18ème siècle que les femmes ont vu leur liberté de

© Wagadu 2009 ISSN: 1545-6196

mouvement se restreindre et se sont transformées en « femmes au foyer », phénomènes qui se systématisent au cours du 19ème siècle. C'est également à ce moment-là qu'il s'insère au mieux dans la cohérence de l'organisation sociale. Les divisions spatiales du public et du privé auraient alors été de plus en plus clairement associées à des sphères considérées comme « naturelles » de chacun des deux sexes, construites sur la base de l'idée de la supériorité, de la domination masculine et de la responsabilité féminine pour la sphère domestique (Moller – Okin, 2000 :374). Il semblerait donc que si la dichotomie public versus privé avait été autre, l'aspect et l'organisation de la vie urbaine seraient certainement bien différente[5].

Il faut néanmoins nuancer ce panorama, car les femmes n'ont pas attendu d'être inclues dans le monde du travail pour réapparaître dans l'espace public. Elles n'en ont d'ailleurs jamais complètement disparu. Si l'idéologie bourgeoise de la première décennie du 19ème siècle, enferment les femmes à la maison, cela ne signifie pas qu'elles n'en sortaient pas Elles le faisaient particulièrement pour réaliser les tâches domestiques (laver le linge, aller au marché, etc.). Cependant leur présence n'était pas synonyme de visibilité. Elles se rendaient dans des lieux publics pour mieux servir la famille. Leur légitimité dans l'espace pouvait seulement être circonscrite à l'espace destiné à la famille: l'espace résidentiel.

Au tournant du 19ème siècle, Simmel faisait déjà l'hypothèse que les femmes ont un autre rapport à l'espace que les hommes; différence qu'il considérait résulter autant de leur « propre nature psycho-physique et supra-historique » que du conditionnement de leurs activités à l'espace de la maison, puisque, pour lui, « les gestes d'un être humain sont dépendants des espaces dans lesquels il se meut habituellement » (1989 :142). Plus proche de nous, Jacqueline Coutras (1996) écrit que c'est parce qu'il y a séparation entre travail domestique et travail salarié et attribution de l'un aux femmes, de l'autre majoritairement aux hommes qu'ont pu se constituer des espaces-temps distincts, que l'on a pu même penser l'organisation de la ville en fonction de

cette distinction, et nommer des catégories d'espaces correspondant à chacune des fonctions.

Manuel Delgado (2007 :227) nous rappelle que les notions mêmes de citadin et citoyen considèreraient, dès leurs origines, la femme comme une anomalie, dont la présence dans la rue serait celle d'un corps toujours étranger, mal adapté aux canons d'une normalité qu'elle déforme. L'imaginaire dominant du début des métropoles dépeignait la rue comme un endroit envahi par des dangers. Dans le contexte d'une misogynie dominante qui attribuait aux femmes une force musculaire inférieure, ainsi qu'une vulnérabilité mentale endémique, si la rue était dangereuse pour l'homme (remplie de rencontres imprévues et imprévisibles, pleines d'hypocrisie), elle l'était encore plus pour la femme qui ne pouvait se déplacer que sous l'œil bienveillant et le bras musclé d'un homme. De plus, les femmes étaient également considérées comme moins capables d'éviter les pièges d'un monde d'apparences et de simulacres de par leur « nature » frivole et légère. La rue représentait donc un véritable danger pour tout être féminin, tel que le laissent entrevoir les manuels de savoir-vivre de l'époque[6]. De cette idéologie découle la connotation péjorative du terme « femme publique » qui n'est pas exactement l'équivalent de son homologue masculin. Elle est « un personnage qui d'une certaine façon incarne une irrégularité à corriger: elle est là seule, face au monde, dans l'attente d'être accompagnée, puis accompagnée par cet homme qu'elle attend et, d'une certaine manière, qu'elle convoque, puisque sa présence signale un vide qui n'est autre que celui de l'homme qui devrait être « naturellement » à ses côtés » (Delgado, 2007 :226[7]). Une femme publique est donc supposée être accessible à tous. Pour décrire son contraire, Delgado (2007 : 226-227) suggère le terme de « femme privée » ; ce qui ne signifie pas que ce soit une femme qui jouit d'une vie privée, mais plutôt d'une femme qui est la propriété privée d'un homme et qui lui est exclusive. L'homme public, par contre, est celui qui s'expose (dans le double sens de celui qui est visible et de celui qui sait prendre des risques) aux relations sociales dans un monde d'inconnus, relations qui se basent sur l'apparence et la

© Wagadu 2009 ISSN: 1545-6196

mise à distance. L'homme public se donne, s'offre au public, ce qui le renvoie du côté du politique, du professionnel dont la grandeur et la qualité de sa réputation dépend du regard et de la valorisation d'autrui. « L'apparent paradoxe qui veut qu'un même attribut (de la rue) hisse l'homme à la catégorie de citoyen et rabaisse la femme à celui de prostituée, ne peut être sans lien avec la manière de concevoir la ville moderne » (Delgado, 2007 :227).

Selon cette perspective, un flâneur ne pouvait être qu'un homme, tous comme les autres " héros" de la ville moderne (l'étranger, l'émigré) qui partagent avec lui la perspective et la possibilité du voyage en solitaire, du déracinement volontaire et l'arrivée anonyme dans un nouvel espace. Contrairement à cette vision des choses, Elizabeth Wilson (1991 :56) ne considère pas le flâneur comme un modèle de masculinité. Ce serait plutôt une figure de la transgression. Il s'agirait d'un être sexuellement non défini, un spectateur passif soit exactement le contraire de l'active participation associée au masculin. Son intérêt pour sa tenue vestimentaire et pour les emplettes ferait du flâneur un être inquiétant de masculinité féminisée. Wilson s'oppose ainsi à la supposée impossibilité de la flâneuse ou à l'association qui fait du flâneur au féminin une prostituée. D'après elle, les femmes, tant au 19ème comme au 20ème siècle, jouirent et continuent de jouir d'une liberté beaucoup plus grande que ce qu'on veut nous faire croire, car au sein des grandes métropoles, les hiérarchies des petites villes ou celles qui régissent les campagnes se diluent; ce qui permet également aux femmes d'expérimenter le déracinement et la liberté de mouvement qu'incarnent les grandes villes. La femme aurait été autant protégée par l'anonymat que l'homme au milieu de la foule. Ce qui lui aurait permis également d'explorer à sa manière le panorama urbain.

Et c'est là peut-être que réside le problème: quelle est cette manière « typiquement » féminine d'appréhender l'urbain? Car, comme le souligne Janet Wolff (1985), la sociologie moderne ne s'est pas occupée des expériences des femmes dans la vie urbaine[8]. Elle considère que l'abondante littérature sur la nature fugace et transitoire des rencontres types des métropoles urbaines ne

correspondent pas à la majorité des expériences féminines. Quelles sont donc ces expériences féminines? Et comment sont-elles vécues?

Une flâneuse-ethnologue sur une place publique

Sans prétention de résoudre cette énigme, je me propose de présenter ci-dessous quelques réflexions qui proviennent de l'observation intensive de la place de Catalogne à Barcelone et qui, je l'espère, suggéreront quelques éléments de réponses à ce questionnement.

Personnellement, je n'avais que rarement traversé cette place, avant de commencer mon travail de terrain, malgré le fait qu'elle soit considérée comme le lieu le plus emblématique de la ville de Barcelone. Pour toute personne qui fréquente la ville, cette place est un passage obligé et immédiatement associée au cœur même de la ville. Les prospectus touristiques ou diverses sources de renseignements destinées aux citadins vantent les mérites de sa centralité et de sa position stratégique. Dans ceux-ci, la Place de Catalogne est décrite comme le centre névralgique de la ville tant sur le plan financier que sur le plan social. Quant aux habitants de la ville, ils s'accordent à dire qu'elle est le centre même de l'activité urbaine, le noyau non seulement physique - c'est d'ailleurs de là que partent les principaux axes de la ville (Les Ramblas, le boulevard Gràcia) - mais également représentatif de la vie citadine entendue dans sa globalité. C'est néanmoins une place que bon nombre d'habitant/es de la ville contourne pour ne pas devoir monter et descendre les quelques marches qui la surélève de ses trottoirs adjacents. À cet obstacle architectonique s'ajoute le fait que ce n'est pas un lieu de rendez-vous habituel dans la cartographie barcelonaise. Des bars, bouches de métro ou une fontaine proche de la place sont des endroits plus prisés pour se retrouver. Le témoignage d'une jeune touriste nous explique son malaise en attente sur la place, malaise assez semblable d'ailleurs à mes premières visites, au cours desquelles je me sentais

© Wagadu 2009 ISSN: 1545-6196

complètement déplacée et ne savais pas très bien comment gérer mes déplacements sur la place :

« C'est vraiment pas un endroit pour attendre quelqu'un. Tu ne sais pas où te mettre. Si tu attends au milieu, tu te sens bête. T'as l'impression que tu t'exposes à la vue de tous. Si tu t'installes sur un banc, il y a le risque que les personnes avec qui tu as rendez-vous ne te voient pas, en plus, sur quels bancs? La première rangée passe encore mais les bancs de derrière, ils ont l'air vraiment glauques. Ils donnent pas confiance. Moi, je ne m'y assoirai pas. J'ai vraiment passé un mauvais quart d'heure sur cette place. C'est pas un lieu ou je redonnerai rendez-vous à quelqu'un ».

Pour tenter de rendre compte des différentes dynamiques de la place, j'y suis pourtant revenue régulièrement, au minimum deux heures par jour pendant 6 mois (d'avril à septembre 2005), puis de manière plus sporadique depuis[9]. J'ai commencé par l'apprivoiser en m'asseyant d'abord sur ses bancs et en explorant ses différents coins et recoins. Ce n'est que bien plus tard, lorsqu'elle m'était déjà suffisamment familière, que je me suis aventurée à m' installer sur ses pelouses. Cela a été comme la redécouvrir sous un autre angle et j'ai dû répéter l'exercice un bon nombre de fois avant de cesser de me sentir ridicule sur ces espaces verts.

Du point de vue de l'espace, la place s'organise de la manière suivante: trois rangées de bancs s'alignent l'une derrière l'autre et entourent le centre de la place d'un hémicycle, tel qu'on en trouve dans les salles de spectacle. Si les activités qui se réalisent sur ces bancs ne semblent pas fondamentalement différentes, on peut néanmoins remarquer une ambiance quelque peu distincte pour chacune d'elles. La première rangée contient clairement des « spectateurs » qui ne quittent presque jamais du regard, même si ce n'est parfois que de manière distraite, ce qui se déroule devant eux. Le centre de la place est l'espace par excellence de ceux et celles qui veulent se mettre en scène et « se présenter en spectacle ». Nous avons surnommé ces personnes les

performers. Les deux autres rangées sont moins propices à ce genre d'exercice, car une fois assis, l'usager ou l'usagère du lieu n'a que rarement une vue plongeante sur la place, celle-ci étant généralement entravée par les buissons qui séparent la première rangée de la deuxième. Ces deux dernières rangées forment, de par leurs caractéristiques, des espaces qui semblent plus intimes et qui favorisent davantage les rencontres, bien que celles-ci puissent également avoir lieu sur les bancs de la première rangée. Les activités délictueuses tendent, quant à elles, à se réaliser dans la troisième rangée et généralement proches d'une « sortie » pour permettre de quitter rapidement le lieu du délit et se fondre dans la foule de piétons avoisinant la place.

Figure 1. La place de Catalogne à Barcelone. Photographie: Maria Isabel Tovar.

Peu à peu, j'ai commencé à distinguer parmi le fourmillement de la place, les usagers et usagères habituel/les des visiteurs et visiteuses plus sporadiques ou des passant/es qui la traversent. Parmi les premiers, on peut mentionner les vendeurs et vendeuses à qui appartiennent les quatre stands installés sur la place et qui

© Wagadu 2009 ISSN: 1545-6196

proposent aux badauds et badaudes des friandises, ballons et autres gadgets. En font partie également les différent/es « technicien/nes » (balayeurs et balayeuses de rue, police, brigade de conservation des monuments, etc.), mais aussi les flâneurs et flâneuses occasionnel/les ou encore les « hommes de la ronde », ainsi dénommés parce qu'ils passent leur temps à se balader en faisant le tour de la place, dans un sens comme dans l'autre.

Les décomptes réalisés in situ, lors du deuxième travail de terrain, ont rapidement confirmé ce que nous avions pu observer intuitivement lors du premier. Moins de personnes de sexe féminin fréquentent ces lieux par rapport à celles de sexe masculin, bien qu'il existent des pointes de fréquentations féminines qui coïncident avec les heures de sorties d'école ou de bureau. Je ferais remarquer au passage que lors des décomptes réalisés sur la place, il n'y a que rarement eu confusion pour déterminer le sexe des corps en présence, même si nous n'avons jamais eu l'idée de vérifier si notre manière de percevoir la chose correspondait à la façon de s'identifier de ces personnes. On peut se poser des questions quant à la pertinence de diviser les usagers en deux groupes, l'un de sexe masculin, l'autre de sexe féminin. Il faut donc avoir à l'esprit les biais possibles d'une telle manière de faire, d'une part, parce que comme Lieber (2006) le souligne, on rencontre, à l'heure actuelle - et depuis l'incorporation des femmes au marché du travail - une certaine unification dans les pratiques de l'espace public et, d'autre part, parce que « la comparaison des différences de genre peut sembler une position épistémologique suspecte, puisqu'elle peut être précédée par l' « incontournable postulat » que les êtres humains sont divisés en deux sexes, et seulement deux, avant de décrire et classifier le comportement de ceux qui ont été ainsi définis par ces catégories dichotomiques » (Kessler, Mac Kenna, cités par Cassell, 2000 :64). Il n'y a pas dans le monde des hommes et des femmes ou des mâles et des femelles en soi, mais uniquement du genre construit à travers des luttes historiques entre des groupes dans des sociétés structurées par classe, race, sexualité, etc. pour l'accès à des ressources sociales (symboliques et matérielles) (Parini, 2006 :33).

Mon intention n'a pas été de réduire les attitudes féminines et masculines à des variables relativement prédictibles, selon un modèle prépondérant, ce qui aurait conduit à appauvrir considérablement le « « tonitruant désordre » de la réalité humaine, des motivations, des comportements des êtres humains » (Cassell, 2000 :61). Néanmoins pour donner sens à mes observations, il a bien fallu organiser ce que j'observais au moyen de catégories, consciente que toute opération de classification consiste à découper arbitrairement dans une réalité aux innombrables possibilités[10]. D'autre part, malgré les tentatives de dépasser les démarcations du féminin et du masculin, malgré les interventions sur les corps qui tentent de se détacher des références biologiques (tel que le queer, le transsexuel, le bisexuel, etc.), les catégories homme/femme semblent persister comme lieu d'énonciation des relations de pouvoir qui opèrent comme des miroirs et reflètent les rapports politiques, économiques et symboliques en vigueur qui octroient une valeur et un statut différents au féminin et au masculin, posant ainsi des bases inégales qui ont ensuite des répercutions dans les différentes sphères de la vie quotidienne où se construisent les subjectivités et les pratiques des sujets. Comme le souligne Teresa Del Valle (1997), la femme occidentale du 21ème siècle ne semble pas encore avoir réussi à se séparer des tâches qui lui sont traditionnellement attribuées. Ses trajets urbains continuent à être fortement influencés par son rôle de « femme au foyer », rôle assumé de plus en plus à temps partiel, à côté des tâches ménagères et des différents soins donnés aux membres de la famill[11]. Les itinéraires féminins se perpétuent et se ressemblent terriblement: le chemin de l'école, celui des courses, etc. Les sorties d'écoles et de garderies, les supermarchés sont encore des espaces avant tout investis par les femmes et à partir desquels celles-ci organisent cognitivement le reste de leur cartes mentales de l'espace urbain.

S'il est difficile de recenser les passantes, j'ai pu constater que les femmes seules n'occupent que rarement les bancs et si c'est le cas, elles ne le restent généralement pas longtemps: soit parce que quelqu'un les rejoint peu de temps après qu'elles s'y

© Wagadu 2009 ISSN: 1545-6196

soient installées, soit parce qu'elles n'y font qu'une brève pause dans leur parcours qui les mènera ailleurs. Lorsque les femmes sont seules sur la place, elles sont généralement peu loquaces. Il semble, en effet, qu'une norme tacite considèrerait qu'une femme seule n'en aborde pas une autre, dans la même situation, pour engager une conversation de longue durée, sans créer un certain malaise, semblable à celui qu'un homme abordant une femme seule peut provoquer. Tout semble mis en œuvre pour que les femmes non accompagnées doivent demander une « autorisation de séjour » en ces lieux, une autorisation qui se concrétise à travers différentes justifications qu'elles se sentent obligées de donner pour pouvoir rester un moment sur la place ou pouvoir engager la conversation avec quelqu'un. Une demande d'information, l'attente d'un/e ami/e ou d'un parent, le goûter des enfants, le besoin d'accompagner leur mari (dans le cas de femmes âgées) ou une personne dont on est chargée de s'occuper sont autant d'excuses utilisées pour justifier leur présence dans cet espace dynamique dont seule la gent masculine semble profiter pleinement. Les hommes n'ont pas besoin de prétexte, personne ne leur demande d'explications en leur jetant des regards interrogateurs. Apparemment, ils peuvent y rester, comme bon leur semble, sans rien y faire voire même y réaliser des transactions peu fiables, sans avoir besoin de s'excuser ni de devoir inventer des prétextes. Ils sont présents et font ce qui leur convient le mieux quand cela les intéresse: se balader, s'asseoir, discuter, aborder les passant/es, etc.

En effet, pour la grande majorité de mes interlocuteurs masculins, l'ethnologue en solo que j'étais, à l'œuvre dans cet espace public, était interprété comme synonyme de disponibilité, de femme facile, en quête d'aventure. Les diverses propositions qui m'ont été faites ou les conversations qui se sont brusquement interrompues lorsque mon statut (mariée avec des enfants) était dévoilé dans la conversation, me l'ont clairement rappelé. Ces gestes et manières d'agir, m'ont rapidement fait comprendre qu'on attendait autre chose de ma part, tout comme les regards perplexes

voire inquisiteurs des hommes qui comme moi flânaient sur la place de Catalogne.

Ainsi, bien que les femmes ne soient plus confinées à l'espace domestique, l'identité sexuée joue encore un rôle important lorsque l'on déambule dans l'espace public. Lieber (2006) à la suite notamment de Goffman (1977)[12], rappelle que les femmes ne sont tolérées dans l'espace public que dans certaines circonstances et l'une d'elles, semble-t-il, est de ne pas s'y exposer de n'importe quelle manière et, en tous cas, de ne pas y adopter des attitudes qui sortent des schémas préconçus qu'on attend d'elles. C'est également ce que nous raconte Régine Robin (2009) quand elle nous explique que ses flâneries ont dû être encadrées, organisées, même si elles restaient ouvertes aux imprévus :

« Traverser les mégapoles, maintenir contre vents et marées la spécificité du flâneur, nécessite quelques précautions. Les mégapoles, mêmes celles du « premier monde » génèrent la peur. Le fait que je sois une femme entre deux âges, pas forcément une touriste mais une étrangère à coup sûre, une flâneuse insolite, n'est pas indifférent aux difficultés que je rencontre. Cela m'expose, me fragilise. Je dois à tout moment en tenir compte » (p.24)[13].

Il semble donc que le marquage spatial des femmes se traduit par un sabotage du droit de pouvoir jouir des avantages de l'anonymat qui devrait présider les relations entre inconnus dans les espaces publics. La nature neutre et mixte de l'espace public est plus une déclaration de principe qu'une réalité palpable, comme l'est également la supposée promiscuité relationnelle qui aurait lieu en son sein. Paradoxalement, dans la rue, sur une place publique, la même femme qui est « invisibilisée » en tant que sujet social souffre d'une « hypervisibilisation » en tant qu'objet d'attention. Les femmes - ou du moins certaines, considérées comme abordables - sont constamment victimes d'agressions au niveau le plus élémentaire - clin d'œil, interpellations légères, voire grossières, etc. - mais cet excès de focalisation peut également adopter la forme plus subtile de la galanterie. Les femmes savent

© Wagadu 2009 ISSN: 1545-6196

que l'espace urbain ne leur appartient pas complètement. Elles savent qu'elles peuvent en utiliser certaines parties et à certaines heures. Si elles sont autorisées à y séjourner, c'est en temps qu'invitée et à la condition qu'elles sachent s'y tenir de manière adéquate. C'est certainement la raison pour laquelle, parmi tous les performers observés jusqu'à présent, aucun de sexe féminin n'a été recensé. Il semblerait donc que les femmes ne peuvent pas se permettre d'adopter des attitudes déviantes[14] dans l'espace public sous peine de perdre la face. Si, actuellement, les femmes sont nettement plus présentes dans l'espace public[15], le contexte urbain leur transmet constamment des messages pour qu'elles sachent quelle est leur place[16], car la structure sociale est présente au sein même de toutes interactions et celles-ci semblent encore être beaucoup plus difficiles et risquées pour les femmes que pour les hommes.

Parallèlement à ces micro-situations, j'ai pu aussi constater des manières d'agir de jeunes filles très différentes de celles de leurs aînées. S'asseoir sur les accoudoirs ou le dos des bancs, en petits groupes, par terre, au milieu de la place, les jambes écartées, allongées sur les pelouses, se bécoter en plein jour et à la vue de tous sur les bancs publics ne semblent pas les incommoder. Comme le souligne Jolé (2002 : 114-115), les groupes de jeunes, en agissant de cette manière, sont en train de transformer les postures habituelles. Ils expérimentent de nouvelles manières de faire des pauses dans la ville et d'exposer leurs corps dans l'espace public. Les normes d'usage concernant les manières de se comporter dans l'espace public semblent donc en phase de changement. Certains tabous, certaines barrières ont-ils été rompus ou ces attitudes relèvent-elles d'un âge qui, une fois passé, ne semble pas avoir été au-delà d'une apparente normalité ?

De l'auto-exclusion à l'exploration de postures qui façonnent les lieux

Pendant longtemps les femmes s'auto-excluaient de certains lieux publics, soit parce que leur éducation leur en interdisait l'accès soit parce que quand elles s'y aventuraient elles ne s'y sentaient pas bien reçues. Le témoignage d'Angelina Vilella (2000) de l'Hospitalet (ville attenante à Barcelone) nous l'explique :

« Aujourd'hui quand on a soif, on entre dans un bar et on commande une eau ou autre chose mais avant c'était impensable, d'abord, parce qu'on n'en avait pas les moyens et ensuite parce que, à cette époque, les dames n'entraient jamais seules dans un bar. C'était mal vu qu'une femme entre sans accompagnant masculin dans un bar public, elle était immédiatement cataloguée. Ce n'est pas avant les années soixante et des poussières que, par chance, la question a commencé à être normalisée. Moi, je me souviens… la première fois que je suis entrée toute seule boire un café au lait dans un bar, c'était en 1965. Je me sentais mal à l'aise, comme si j'avais fait quelque chose de mal; et je l'avais fait simplement pour ne pas m'endormir en cours. Les copines de classe (de l'école d'infirmerie) qui le faisaient déjà, m'y ont fait entrer » (p.81, traduction personnelle).

Ce que signifie être une femme ou un homme dépend donc du contexte; la définition est relationnel et variable, bien que toujours soumise aux lois et réglementations d'une époque donnée. Toute personne naît dans un système culturel et social qui lui préexiste et qui la détermine partiellement; cependant, malgré le fait que les rôles soient codifiés au départ, les personnes ont une réelle capacité de transgression et de résistance. La polarisation entre les sexes est un fait social qui justifie des inégalités. Si ces inégalités deviennent inacceptables, les discours sur la différence des sexes ont une chance de s'estomper. La « sexuation » de l'espace, si je peux me permettre l'expression, n'arrive pas à dévaluer ni à désactiver complètement les vertus de l'espace public urbain. Le principal avantage de la vie urbaine moderne consiste à permettre aux citadins d'être maître de leurs choix, en se libérant des contraintes communautaires et de la « prison » des traditions. Il

© Wagadu 2009 ISSN: 1545-6196

est certain qu'actuellement les femmes continuent de bénéficier des effets libérateurs des villes, bien que d'un autre côté elles souffrent des phénomènes d'exclusion économique et sociale. La ville moderne occidentale, plus que de mettre fin au lien qui unit prioritairement (sinon exclusivement) un sexe à l'espace de résidence, l'a assoupli. La ville du 21ème siècle permettra-t-elle de « désexuer » la distinction privé/public, c'est-à-dire de détacher la définition des sphères de celle des rôles sexués?

Le rapport entre espace urbain et possibilité de transgression des versions hégémoniques de la sexualité documentées par les féministes ne concerne d'ailleurs pas que les femmes mais également les hommes. S'introduire dans l'espace public dans le sens que lui donne Hannah Arendt (1974) d'espace où s'expriment et se négocient les différences - entrer sur le marché du travail, participer aux intrigues du pouvoir politique, occuper un espace dans la production et la circulation des signes - suppose de se demander comment le féminin et ses symboles se transforment. De même, le masculin ne reste pas sans être impacté par ces nouvelles manières féminines de transiter. Il se réinterprète et élabore de nouvelles définitions et pratiques. L'émergence de nouvelles valeurs féminines provoque un bouleversement dans les relations traditionnelles hommes-femmes qui déconcertent autant les hommes que les femmes.

Comme le souligne Coutras (1998), on ne peut espérer améliorer l'aménagement de l'espace de façon à rendre la pratique plus équitable, pour les hommes et pour les femmes, et en même temps vouloir le laisser inchangé dans son organisation. Toute modification du rapport des sexes à l'espace aboutit forcément à modifier son fonctionnement. Les espaces, comme les corps, ne sont pas neutres. Les espaces naissent des rapports de pouvoir, les rapports de pouvoir établissent des normes et les normes définissent des limites qui sont aussi bien sociales que spatiales. Mais les espaces dépendent également des usages qui en sont fait. Comme écrit de Certeau (1990 : 142-147), dans la vie quotidienne, l'homme et la femme de la foule vont et viennent, circulent, débordent et se livrent à toutes sortes de dérives sur un relief qui

leur est imposé mais dont ils s'accommodent suivant leur propre entendement. Le marcheur ou la marcheuse urbain(e) donne vie à une « ville transhumante ou métaphorique qui s'insinue dans le texte clair de la ville planifiée et lisible » (p. 142). Il/Elle profite des accidents de terrain, s'apparente à son entourage, passant entre les rochers et les dédales des quadrillages institutionnels qu'il/elle érode et déplace et de qui l'ordre officiel ne sait rien ou du moins presque rien. Ses ruses et combinaisons de pouvoirs sans identité lisible, sans prises saisissables, sans transparence rationnelle sont impossibles à gérer. Les jeux de pas sont donc « façonnages d'espace » (p.147). Ces motricités piétonnières qui spatialisent trament des lieux, précise Michel de Certeau. Cessons donc d'être des invitées et devenons des amphitryonnes!

Mais partons également à la recherche des ruses urbaines féminines qui permettent aux passantes de « « détourner » les architectures et les espaces urbains, et d'inventer des artifices afin de s'approprier et réinventer leur espace » (De Biase, 2006 :91). Car comme avertit Wilson (1991 :10), c'est une erreur d'écrire sur l'hostilité de la ville vis-à-vis des femmes. Insister sur les problèmes de sécurité, de protection, c'est réifier la domination patriarcale, promouvoir le paternalisme.

« We need a radically new approach to the city. We will never solve the problems of living in the cities until we welcome and maximise the freedom and autonomy they offer and make these available to all classes and groups. We must cease to perceive the city as a dangerous and disorderly zone from which women—and others—must be largely excluded for their protection » (p. 9).

Comme le suggère Laplantine (2005), supplantons les topographies par des chorégraphies qui ont « l'avantage de nous faire comprendre (mais d'abord de nous faire ressentir, regarder, écouter), l'ensemble du chœur qui désigne à la fois le lieu où l'on danse et l'art de danser » (2005 :42). Cet auteur ajoute à la notion de chorégraphie celle de kairos, qu'il définit comme l'instant où on

© Wagadu 2009 ISSN: 1545-6196

n'est plus avec les autres dans une simple relation de co-existence, mais où on commence à être troublé et transformé par eux.

« Alors que dans une approche topographique, on prend, on saisit, on s'empare d'un objet, dans une approche chorégraphique, et plus précisément dans le temps du kairos, il n'y a plus d'objets pouvant être considérés comme un dehors radical. Le temps des verbes et les verbes eux-mêmes ne sont plus les mêmes: non plus prendre, saisir, s'emparer de, mais surprendre, être surpris comme dans le duende du flamenco. Kairos est ce moment précis où nous renonçons aux fictions de l' « autre », de l' « étranger » [auquel j'ajouterai du « sexe »] et où nous réalisons une expérience qui est celle de l'étrangeté » (p. 43).

Il s'agit donc de remettre en cause les stéréotypes de la pensée identitaire, spatiale et statique. Sans renoncer à l'analyse, il s'agit de penser le temps, bien que celui-ci ne soit ni divisible, ni ne se répète et qu'il ne permette donc pas des coupes immobilisant le flux du mouvement (Laplantine, 2005 : 43).

Sachons être attentives et attentifs aux « corpographies » (Dultra, Berenstein, 2008[17]) qui mettent en évidence les résistances des corps contre l'hostilité des lieux. Car construire la ville comme terre d'accueil demande une attention aux moindres détails et aux besoins de tous les passants et passantes. En flânant, ne nous lassons pas d'explorer les interstices, les failles, les espaces-temps « inutiles mais nécessairement utilisés », « ces espaces qui ne correspondent à rien dans le Grand Ordre » et qui constituent des trous « dans le tissu des fonctions et des nécessités »[18]. Tentons de comprendre ce que nous dit la danse des corps dans l'espace public et demandons-nous comment ces corps sont en train de changer avec l'accélération généralisée de la mobilité. Scrutons les logiques sociales qui permettent qu'un lieu public soit quelque chose de plus qu'un simple territoire d'accessibilité et de circulation, un réseau de rapports instables entre inconnus ou à peine connus, une prolifération constante et changeante.

Références

André, Yaël (2007). Chats errants, Zones temporaires d'inutilité, Belgique, 56'' [DVD].

Arendt, Hannah (1993 [1974]). *La condición humana*, Barcelona, Buenos Aires, Méico: Ed. Paidos. [Titre original: *The Human Condition*].

Barbichon, Guy (1991). « Espaces partagés: variation et variété des cultures », *Espaces et sociétés*, nº 62-63, 107-133.

Berenstein, Paola (2006). « Errances urbaines: l'art de faire l'expérience de la vie; Autres chemins contre la spectacularisation urbain » (p.103-116), in: Pierre-Henry Jeudy, Paola Berenstein (eds.). *Corps et décors urbains: les enjeux culturels des villes.*Paris : L'Harmattan, 103-116.

Booth, Chris, Darke, Jane et Llenadle, Susan (eds.) (1998). *La vida de las mujeres en las ciudades; la ciudad, un espacio para el cambio*, Madrid: Narcea. [Titre original: *Changing Places; Women's Lives in the City*].

Carrasco Begoña, Cristina et Serrano Gutiérrez, Mònica (2006). *Compte satèl·lit de la producció domèstica de les llars de Catalunya 2001*, Barcelona: Institut Català de les Dones.

Cassell, Joan (2000). « Différence par corps: les chirurgiennes », Cahiers du Genre, nº 29, 53-81.

Coutras, Jacqueline (1996). Crise urbaine et espaces sexués, Paris: Armand Colin.

Coutras, Jacqueline (1998). *Construction sexuée de l'espace urbain: le devoir spatial des femmes*, http://www.habiter-autrement.org/22_sex/03_genre.htm (consulté le 28 décembre 2007).

Darke, Jane (1998). La ciudad modelada por el varón, In: Chris Booth, Jane Darke et Susan Llenadle (eds.). *La vida de las mujeres en las ciudades; la ciudad, un espacio para el cambio*, Madrid: Narcea, 116-130.

De Biase, Alessia (2006). Ruses urbaines comme savoir, In: Pierre-Henry Jeudy, Paola Berenstein (eds.). *Corps et décors*

© Wagadu 2009 ISSN: 1545-6196

urbains ; les enjeux culturels des villes. Paris : L'Harmattan, 91-100.

De Certeau, Michel (1990 [1980]). Marches dans la ville, in: Michel de Certeau. *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris : Gallimard, 139-191.

Delgado, Manuel (2007). *Ciudades movedizas*, Barcelona: Anagrama.

Del Valle, Teresa (1997). *Andamios para una nueva ciudad; lecturas desde la antropología*, Madrid: Cátedra; Valencia: Universitat de València : Instituto de la Mujer.

Dultra Britto, Fabiana et Berenstein Jacques, Paola (2008). « Cenografias e corpografias urbanas, um diálog sobre as relações entre corpo e cidade », *Cadernos PPG-AU FAUFBA*, ano VI, número especial: Paisagens do corpo, 79-86.

Goffman, Erving (2002 [1977]). *L'arrangement des sexes*, Paris: La Dispute.

Jolé, Michèle (2002). « Quand la ville invite à s'asseoir; le banc public parisien et la tentative de la dépose », *Les Annales de la recherche urbaine*, nº 94, décembre, 107-115.

Laplantine, François (2005). *Le social et le sensible: introduction à une anthropologie modale*, Paris : Téraèdre.

Lieber, Marylène (2006). « Les peurs dans l'espace public, l'apport d'une réflexion sur le genre des violences », in: Emmanuel Gleyze. *Peurs et risques contemporains. Une approche pluridisciplinaire*, Paris: L'Harmattan.

Mc Dowell, Linda (2000 [1999]). *Género, identidad y lugar; un estudio de las geografías feministas, Madrid: Cátedra*. [Titre original: *Gender, Identity and Place; Understanding Feminist Geographies*].

Moller-Okin, Susan (2000). « Le genre, le public et le privé », in: Thanh-Huyen Ballmer-Cao, Véronique Mottier et Léa Sgier (eds.). *Genre et politique: Débats et perspectives*, Paris: Gallimard, Folio Essais, 345-396.

Monnet, Nadja (2007). *La Ciudad, instrucciones de uso; esbozos barceloneses*. Thèse de doctorat, Université de Barcelone,

Département d'Anthropologie Sociale. http://www.tesisenxarxa.net/TDX-1010107-130510/

Monnet, Nadja (sous presse). « Confrontations d'enjeux et d'usages sur la Place de Catalogne », in: Alessia De Biase ; Monica Coralli et Jean François Tibillon (eds). Espaces en commun, Lyon: Certu.

Parini, Lorena (2006). *Le système de genre: introduction aux concepts et théories*, Zürich: Ed. Seismos.

Perec, Georges (2000 [1974]). Espèce d'espaces, Paris: Galilée.

Pétonnet, Colette (1982). "L'observation flottante: l'exemple d'un cimetière Parisien," *L'Homme* (Paris) 22 (4), 1982, 37-47.

Piaget, Jean (1964). *L'Épistémologie Génétique de l'espace*, Paris: PUF.

Robin, Régine (2009). *Mégapolis: les derniers pas du flâneur,* Paris: Stock.

Samain, Étienne (1995). « Bronislaw Malinowski et la photographie anthropologique », *L'Ethnographie* (Paris), 1995, t. 91 (2), nº 118, 107-130.

Simmel, Georg (1989). *Philosophie de la modernité: la femme, la ville, l'individualisme, Paris*: Payot, vol. 1.

Urbain, Jean-Didier (2003). *Ethnologue, mais pas trop*. Paris: Payot, Petite bibliothèque.

Vilella, Angelina (2000). *Jo… també recordo*, L'Hospitalet: Ateneu popular de l'Hospitalet.

Wilson, Elizabeth (1991). *The Sphinx in the City*, Londres: Virago.

Wolff, Janet (1985). The invisible flâneuse: women and the literature of modernity, *Theory, Culture and Society*, nº 2, 37-46.

© Wagadu 2009 ISSN: 1545-6196

[19]Notes

[1]D'après le *Nouveau dictionnaire étymologique et historique* (1964), le mot flâner date du milieu du 17ème siècle (flanner). Ce mot normand, sans doute plus ancien, est vulgarisé au 19ème mais pourrait provenir également du scandinave flana, aller çà et là . Le mot flânerie apparaît au 16ème siècle mais est rarement employé jusqu'au 19ème siècle. En 1856, Furpille invente le néologisme « flânocher ».

[2] Étrangement elle intitule également son ouvrage *Mégapolis; les derniers pas du flâneur* et non de la flâneuse, ce qui peut s'explique par le fait que cette figure, dans la littérature, a été plus masculine que féminine. Ceci n'a cependant pas empêché certaines femmes de se livrer à la flânerie, comme le suggère l'étude de Catherine Nesci, *Le flâneur et les flâneuses; les femmes et la ville à l'époque romantique*. Grenoble : ELLUG/Université Stendhal, 2007.

[3] La « tente », objet-fétiche de l'anthropologue, est une sorte de sanctuaire et, d'une certaine manière, la « chambre noire » de son travail de terrain. C'est d'ailleurs l'objet de la première photographie que Malinowski (considéré comme le père fondateur de l'ethnographie en tant que pratique de terrain) insère dans sa monographie « Les Argonautes du Pacifique » avec la légende suivante: « La tente de l'ethnographe sur la plage de Nu'agasi. Cela montre la façon de s'installer et de vivre parmi les indigènes… » (Samain, 1995 : 110, note11).

[4] Certaines auteures émettent même l'hypothèse que l'urbanisation coïnciderait avec une intensification du patriarcat, entendu comme le pouvoir exercé par la gent masculine au sein de la famille (Darke, 1998 : 119-122).

[5] Sans vouloir m'attarder davantage sur cette dichotomie public/privé, je voudrais néanmoins souligner que les sphères privées et publiques n'existent pas en elles-mêmes. Ce sont des constructions qui ont une histoire et qui diffèrent en fonction des contextes. Moller - Okin (2000 :372) précise que les concepts du

public et du domestique ont non seulement servi à organiser la vie sociale de manière différente selon les périodes historiques (la production, par exemple, est totalement passée de la sphère domestique à la sphère publique, en l'espace des derniers trois cents ans) mais ils ont également eu des connotations très différentes (comme l'intimité, par exemple, qui ne fut perçue comme une caractéristique de la sphère privée qu'à partir de la fin du 17ème siècle).

[6] Le message indirect que ces manuels transmettaient à leurs lectrices pour qu'elles ne s'exposent pas et ne perdent pas leur réputation en s'engageant dans l'espace public, était que les femmes devaient « se protéger de cet espace en l'évitant et en laissant le champ libre aux hommes qui savaient mieux en juguler les risques » (Coutras, 1996 :107). Pour plus de détails, se référer à J. Coutras « Bienséance, moralité et rapport de sexes appliqués à l'espace » in: G. Zanotto, *Le langages des représentations géographiques*. Univerité degli Studi di Venezia, Venise, 1989, vol.2, p. 235-250.

[7] Traduction personnelle et ajout de guillemets.

[8] Coutras (1991 :98) souligne également que les descriptions et analyses d'interactions dans l'espace public par des auteurs qui se réclament de R. Park, G. Simmel, L. Wirth ou G. Tarde mettent en scène des personnes asexuées et les dénominations pour les caractériser (l'étranger, le noctambule, l'aventurier, etc.) sont toujours au masculin. Néanmoins, pour cette auteure, ces faits relèvent d'une logique intrinsèque à l'espace urbain, puisque pour elle "les personnages de la ville intersubjective sont bien uniquement masculins" (Coutras, 1991 : 99).

[9] Ces réflexions sont le fruit de deux recherches. La première s'est déroulée d'avril 2005 à février 2006, avec un projet intitulé « Au cœur de la Ville : analyse du pouls de la Place de Catalogne » pour lequel María Isabel Tovar et moi-même avons obtenu une aide à la recherche, octroyée par l'Inventaire du Patrimoine Ethnologique de Catalogne (IPEC) du Département de la Culture du Gouvernement catalan. Pour plus de précisions concernant cette

© Wagadu 2009 ISSN: 1545-6196

première phase de recherche, se référer à Monnet (2007 et sous presse). Un deuxième projet de recherche, intitulé « Espace urbain et genre en contexte méditerranéen; Parcours sonores et-photographiques des usagers de la Place de Catalogne à Barcelone », avec une perspective genre plus clairement définie, également financé par l'IPEC et pour lequel j'ai aussi obtenu un subside pour la recherche de l'École Doctorale Lémanique en Études Genre, est en cours de réalisation, depuis février 2008.

[10] L'image que propose Lévi-Strauss, dans *La Pensée Sauvage*, est très suggestive à cet égard. Pour expliquer ce qui se passe lorsque nous classifions, il utilise l'image d'un filet qui se pose sur le monde, ce qui permet « d'attraper ». d'expliquer certaines choses mais en laisse d'autres à l'extérieur. Ainsi toute opération de classification est une sélection qui appauvrit la diversité des possibles, en fonction d'un but précis.

[11] Une étude récente de Cristina Carrasco Begoña et Mònica Serrano Gutiérrez (2006) dévoile qu'en Catalogne, actuellement, 71,7% des tâches ménagères et familiales sont réalisées par des femmes.

[12] Dans ce court texte (2002 [1977]), Goffman met en évidence les mécanismes de la naturalisation dans l'espace public de la dichotomie homme/femme, ainsi que la construction de cette idéologie de la nature. C'est-à-dire qu'il démontre par des exemples concrets que le genre et le sexe ne sont pas des faits dérivés d'un simple ordre naturel mais qu'ils sont susceptibles d'être construits et recréés. Ces notions appartiennent à l'ordre symbolique, à l'idéologie, même si ensuite les énoncés de cet ordre symbolique proposent de les instituer comme des faits naturels pour tous les membres de la société. Ainsi, par exemple, son analyse de l'institution des toilettes séparées pour les hommes et pour les femmes montre qu'il s'agit d'un dispositif qui relève d'un phénomène culturel, rien n'exigeant physiologiquement que le dispositif soit différent pour les uns et pour les autres. Il en conclut que « la ségrégation des toilettes est présentée comme une conséquence naturelle de la différence entre les classes sexuelles,

alors qu'en fait c'est plutôt un moyen d'honorer, sinon de produire, cette difference » (2002 :82). Les rôles sexués ne découlent donc pas « naturellement » des différences biologiques mais sont le résultat de constructions sociales.

[13] Pour éviter ce type de problème, George Sand se déguise en homme pour pouvoir flâner à loisir (Wilson, 1991 :52).

[14] L'emploi du terme déviant n'est pas à comprendre dans son acception négative, mais dans le sens d'un comportement qui s'écarte de la norme sociale admise du groupe d'appartenance.

[15] L'augmentation du nombre de femmes qui circulent librement dans la ville ne daterait pas d'hier mais du milieu du 19ème siècle, selon Wilson (1991), et serait due à la création de nouveaux postes de travail que suscitent les grands-magasins et, que, d'autre part, les femmes pouvaient fréquenter seules pour y faire des emplettes ou du lèche-vitrine.

[16] Notons au passage et avec Darke (1998 : 117) que pour certains hommes également la ville est inhospitalière. Ne jouissant pas d'une pleine reconnaissance de la part de l'ordre public patriarcal, ils ne peuvent pas non plus s'exposer de n'importe quelle manière dans l'espace urbain.

[17] Ces deux auteures incitent à réfléchir sur les rapports possibles entre corps et ville qu'elles ont nommé corpographies et qu'elles différencient clairement de la cartographie et des chorégraphies. Pour elles, l'étude des corpographies peut contribuer à remettre en question les phénomènes d'esthétisation et de spectacularisation des villes auxquels nous assistons. « Un véritable dialogue ente architecture, urbanisme, arts et danse permettra de comprendre les liens contemporains existants entre corps, arts, ambiance et ville, ce qui permettra de promouvoir un regard critique sur la manière dont ces notions évoluent dans la pratique et les discours produits par les différentes disciplines de la connaissance » (p.85, traduction personnelle).

[18] Les parties entre guillemets sont des extraits de la voix off du film de Yaël André (2007), film par ailleurs très suggestif qui présente des corpographies de gestes quotidiens et qui interroge les

© Wagadu 2009 ISSN: 1545-6196

limites de l'esprit cartographique. Un clin d'œil, plein d'espoir, à la puissance et l'impuissance de l'ordre et du chaos humains.